

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La Jeunesse sous Thermidor de François Gendron

Yves Beauchemin

Numéro 34, été 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39561ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Beauchemin, Y. (1984). *La Jeunesse sous Thermidor* de François Gendron. *Lettres québécoises*, (34), 72–74.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La Jeunesse sous Thermidor

de François Gendron

Les Presses Universitaires de France viennent de publier *La Jeunesse sous Thermidor* de l'historien québécois François Gendron. C'est une refonte de *La Jeunesse dorée* parue aux Presses de l'Université du Québec en 1979 et couronnée par l'Académie Française. Yves Beauchemin s'entretient ici avec l'auteur.

François Gendron, d'où vient ce renouveau d'intérêt, hors de France, pour la Révolution française? La chose étonne...

Pas vraiment. La Révolution française n'appartient plus guère en propre aux Français. C'est un événement dont la portée historique dépasse largement les frontières de l'Hexagone et la chose apparaît plus évidente à mesure qu'approche le bicentenaire en 89. Les chercheurs en ont fait une sorte de chantier universel. À Paris, les salles de lecture des Archives Nationales sont envahies par les Américains. Au Québec, l'historien Pierre Boule de McGill concerte déjà les efforts des chercheurs de l'UQAM, de Laval, de Montréal et de Concordia. Partout, on se dispute les pistes de recherche et c'est bien naturel: la Révolution française est le modèle classique des révolutions bourgeoises. On est loin d'avoir épuisé ses virtualités.

Mais sur une question qu'on a quand même tellement étudiée, comment faire quelque chose d'original?

Justement, c'est très difficile et il y a toujours la tentation, par exemple, de condenser huit livres pour en faire un neuvième qui, naturellement, n'ajoute rien aux précédents. C'est «l'histoire-pot-de-collé». D'ailleurs, vous connaissez la plaisanterie: on pille un livre, c'est du plagiat; on en pille plusieurs, c'est de la recherche.

Et vous avez échappé à cette tentation?

Je pense que oui, dans ce cas-ci, mais alors il faut voir à quel prix! Plusieurs

années de vie métronomiquement réglées — style précision suisse — à dépouiller pièce à pièce, les 36 000 dossiers de police du Comité de sûreté générale, huit heures par jour, six jours par semaine, dans les divers dépôts d'archives parisiens, sans jamais désespérer, malgré la lancinante inquiétude que quelque obscur chercheur américain ait déjà fait le même travail quelque part vers 1938 et qu'il lui vienne la fantaisie de publier avant moi.

Et si c'était à refaire?

Je le referais, je pense, parce que tout compte fait, il est moins ennuyeux de travailler que de s'amuser. Et puis l'histoire, malgré tout, ça peut se révéler très divertissant. Tenez! Voilà un exemple

que j'ai l'habitude de citer. C'est en 1792. Nous sommes au Tribunal révolutionnaire. Il y a là une vieille dame sourde et aveugle qu'on accuse d'avoir conspiré contre la République. Naturellement, son avocat objecte: «C'est impossible! On ne peut pas avoir conspiré dans un état pareil!» Pourtant cette vieille dame est condamnée. Elle est bel et bien condamnée, et je cite: «pour avoir conspiré *sourdement et aveuglément* contre la République!».

À ce que j'entends, vous aimez bien les anecdotes. Vous avez fait de l'histoire anecdotique?

De l'histoire anecdotique, certainement pas. Mais de l'histoire événementielle, oui, peut-être puisqu'il s'agit finalement d'un récit. *La Jeunesse sous Thermidor*, c'est le simple récit d'un certain nombre d'épisodes de la Révolution française, des épisodes inédits, dans la mesure naturellement où les documents permettaient de les reconstituer, et des épisodes desquels j'ai cherché à tirer des conclusions neuves. Mais le tout reste quand même un récit, c'est-à-dire une construction intellectuelle reposant sur une architecture chronologique. Et ça, c'est quelque chose qu'il faut dire, parce que, voyez-vous, il y a une certaine défaveur qui s'attache encore au discours narratif en histoire dans les milieux universitaires. Une défaveur imméritée, à mon sens. Vous connaissez le mot: «L'histoire est la science des choses qui ne se répètent pas». C'est un mot très juste et pour ma part, je ne conçois pas l'histoire autrement que comme la narration de quelque chose de spécifique et

LA JEUNESSE
SOUS
THERMIDOR

FRANÇOIS GENDRON

l'intelligence de quelque chose de singulier. J'estime donc qu'il est temps de réhabiliter le récit — j'entends le récit critique — à la fois comme genre littéraire et comme entreprise scientifique. D'ailleurs on y vient de par la force des choses. Que voulez-vous: on écrit pour être lu et c'est bien naturel. Or le public — et c'est lui qui décide en dernier ressort — le public, donc, se méfie de plus en plus des charmes intemporels d'une histoire où il ne se passe rien.

Mais alors, dans votre Jeunesse sous Thermidor finalement, il se passe quoi?

Justement, une foule de choses, rassurez-vous; mais pour vraiment comprendre, il faut d'abord s'arrêter un instant sur deux mots clés: le mot *révolution* et le mot *réaction*. Une révolution, cela veut dire un changement brusque et profond. Or dans le cas de la France de 1789, c'est bien de cela qu'il s'agit puisque c'est toute une société, une société aristocratique et féodale, qui s'écroule brusquement, pour faire place à une autre société, une société bourgeoise et capitaliste, qui est précisément à l'origine de la société contemporaine. Encore une fois, c'est bel et bien d'un effondrement qu'il s'agit, puisque ce sont tout à la fois les structures sociales, les institutions politiques, les mécanismes économiques et l'encadrement idéologique qui vont soudainement... comme se «liquéfier». Bref, c'est la fin d'un monde.

Cela dit, il faut bien comprendre qu'un phénomène d'une pareille ampleur ne se produit pas spontanément et que lorsque dans un premier temps, en 1789-1792, la société française s'effondre, eh bien, c'est le résultat de quelque chose. En l'occurrence, cette société s'effondre sous la poussée d'une espèce de formidable mouvement social, essentiellement un mouvement populaire animé par les petites gens. Ces petites gens, en passant, on les appelait les sans-culottes, parce qu'ils ne portaient pas la culotte de l'aristocratie mais tout simplement le pantalon.

Voilà donc pour l'idée de révolution. Mais il y aurait cette autre idée de réaction...

Parfaitement, parce que figurez-vous qu'il arrive, dans un deuxième temps, après la mort de Robespierre en thermidor, que cette gigantesque entreprise de

démolition sociale menée par les sans-culottes se trouve brutalement stoppée par la bourgeoisie. C'est le début de ce qu'on a appelé la Réaction thermidorienne. Bien. Maintenant, ce mot de *réaction*, il faut s'y arrêter. Cela veut dire retour en arrière ou recul, et encore une fois c'est bien de cela qu'il s'agit, puisque dans les quinze mois qui suivent la chute de Robespierre, nous allons assister à la déconstruction progressive de tout ce que les sans-culottes avaient édifié dans la période précédente. Or, c'est ici qu'apparaît la Jeunesse dorée, c'est-à-dire les petits jeunes gens bien nourris de la chicane, des administrations publiques et du commerce de luxe. Et je les connais, faites-moi confiance: j'en ai retracé 753 que j'ai identifiés nommément, en précisant pour chacun, l'âge, le domicile, l'occupation, les antécédents judiciaires... Et c'est bien ce que l'historiographie classique avait deviné: ce sont des clercs de notaires, des étudiants, des garçons de café, des petits fonctionnaires, des commis de boutique, bref l'antithèse sociale des sans-culottes. D'ailleurs, je vous assure qu'ils font contraste. D'une part les sans-culottes, d'allure crasseuse, avec le bonnet rouge, les cheveux gras, la carmagnole loqueteuse, le pantalon, les sabots de bois, et qui jurent à tous les dieux «que les aristocrates auront bientôt la pelle au cul»; d'autre part, les Muscadins, toute élégance, avec le bicorne en demi-lune, les cheveux tressés en cadenettes, la veste de velours, la culotte style bancal, les escarpins de cuir délicat, et qui jurent que «les Téoïstes, paole d'honneur, sont des buveur de sang, qu'il faut égorger». Comme vous pouvez voir, une opposition très nette. Donc ces Muscadins — et en passant, on les appelait ainsi parce qu'ils se parfumaient au musc — ces Muscadins, dis-je, eh bien la bourgeoisie va les mobiliser et les enrégimenter dans une sorte de milice parallèle qu'elle pourra lancer contre le peuple de Paris aux jours d'émeutes. La Jeunesse dorée, ce sera comme les troupes de choc de la Réaction, l'élément moteur du mouvement.

Donc, en 1795, six ans après le début de la Révolution, on se battait encore à coup de bâton dans les rues de Paris?

Oui, et les enjeux n'étaient pas moins importants qu'au début. Voyez-vous, la question qui se posait alors, c'était ou de stabiliser la Révolution sur les conquêtes



François Gendron

réalisées jusque-là au profit de la bourgeoisie, ou de la pousser plus loin, cette Révolution, en actualisant davantage ses virtualités démocratiques. La partie allait se jouer dans la rue où l'on verra s'affronter, toujours à coups de gourdin plombé, les petits élégants parfumés des beaux quartiers d'une part, et ceux qu'on appelait les «culs crottés» des faubourgs de l'Est d'autre part, pour se terminer, un matin d'été, par la défaite populaire. Une défaite écrasante, d'ailleurs, ce qui marquera l'évacuation définitive des sans-culottes de la scène politique française.

Et c'est finalement cela, l'histoire de *La Jeunesse sous Thermidor*. C'est l'histoire de tous ces débats et combats qui ont opposé les sans-culottes et les Muscadins, chaque parti voulant ravir à l'autre la gouverne du mouvement révolutionnaire. L'histoire de luttes sociales importantes, qui se sont matérialisées par d'innombrables batailles de rues, des procès passionnés, des émeutes à tout casser dans les théâtres, des guerres d'opinions dans la presse, le tout sur un fond de tableau où l'on trouve des con-

trastes hallucinants. Par exemple, essayez un instant d'imaginer l'effroyable misère de ces petites gens, souvent ivres et loqueteux, qui tombaient littéralement de faiblesse dans les rues de Paris d'une part, et d'autre part le luxe effronté des Incroyables et des Merveilleuses qui promenaient dans ces mêmes rues leurs perruques enfarinés en chantant des chansons... Vraiment, c'était une curieuse époque. On en tirerait des images qui feraient peut-être un film très singulier.

Et à raconter ainsi l'histoire, vous avez le sentiment de faire quelque chose d'utile?

Mais de très utile! L'histoire et la géographie sont des disciplines essentielles, en fait les seules qui permettent aux individus et aux collectivités de se situer dans le temps et dans l'espace, et donc de se comprendre. Sans l'histoire et sans la géographie, nous sommes des «immémorants» et des «incoordonnés». Imaginez un peu le psychiatre qui ne connaîtrait pas l'histoire personnelle — l'histoire de cas — de son patient! Imaginez encore un homme d'État, à la tête d'une nation affligée par la pollution, par la criminalité ou par le racisme, nation dont l'histoire lui serait inconnue! Ce serait, dans les deux cas, un monde d'effets sans causes, quelque chose de tout à fait surréaliste. Il faut absolument réfléchir à ceci que la société n'a pas de mémoire organique et que c'est l'histoire qui lui en tient lieu. Ainsi, écrire l'histoire c'est un peu comme un service social. Mais ce peut être beaucoup plus encore: ce peut être une raison de vivre. Et j'aime beaucoup cette idée — elle est d'Alain Resnais, je crois — que tous les historiens du monde, chacun dans le silence de son cabinet, s'occupent à reconstituer des morceaux de la mémoire universelle des hommes, et travaillent ainsi à mettre bout à bout les fragments épars d'un même secret, un secret qui a peut-être un très beau nom, et qui s'appelle le bonheur.

Une dernière question: comptez-vous écrire autre chose?

Effectivement, j'ai un projet: un Dictionnaire historique de la Révolution française, à paraître pour le bicentenaire. En collaboration bien sûr. Ce serait trop pour un seul homme et les journées ont 24 heures pour tout le monde. □

Guy Laflèche

VUES D'ARGENTINE

Guy Laflèche
Vues d'Argentine
136 p. — 11,95\$

ARGENTINA

De retour d'un voyage en Amérique latine et d'un séjour de sept mois (oct. 80 - avril 81) en Argentine, Guy Laflèche en a rapporté cette vive description. Sa Relation d'un simple voyage Touristique comme il s'en fait des milliers chaque année et dont nous revenons tous éblouis, mais que nous ne pourrions lire nulle part jusqu'ici. itinéraire: le Mexique, le Guatemala, le Pérou, le Chili, l'Argentine (ses charmes et son charme idéologique), l'Uruguay, le Paraguay et le Brésil. Plus - nous ce livre nous et rapportant, cet étonnant souvenir de voyage. Un livre qui ne ressemble pas à tous les autres. Singulier!

Photodiciones Blanco y Negro — Avda Melián, Martín Coronado

Prohibida la reproducción — Depósito legal

Singulier

Nom
Adresse
Ville
Province
Code Postal
Tel.
Veuillez me faire parvenir
x 11,95\$, soit \$.....
 Chèque
 M/C n°
 Visa n°
Exp.
Signature
Date



En librairie ou par commande postale

Singulier

Editions du Singulier, 30 place Giroux, Laval, Qué. H7N 3J2